



Les « Marines » se précipitent hors de leur nouvel hélicoptère, prêts à l'action, après avoir rampé derrière les lignes « ennemies ».

## Les « Marines » sont là !

**S**UR une crête de la Corée du Nord, où la bataille faisait rage l'automne dernier, le ciel s'anima soudain d'une douzaine d'hélicoptères géants. Ils descendirent sur le pic abrupt de 1.200 mètres comme un essaim de monstrueux moustiques. Puis, des portes béantes de leurs flancs, des cordes à nœuds se déroulèrent vers le sol. Des escouades de « Marines », prêts à combattre, descendirent.

Rapidement, les premières troupes nettoyèrent, dans les broussailles, une aire d'atterrissage de huit mètres de côté. Sur ces terrains grands comme des timbres poste, de nouveaux hélicoptères descendirent pour déposer leurs passagers. Chaque appareil se posait, se déchargeait, et décollait en 20 secondes environ.

Vague après vague, les grands Sikorsky, portant dix hommes chacun, se succédèrent

Dans un exercice, trois avions envoient de la fumée tandis que d'autres jettent du napalm sur leurs objectifs.





Le gros tank, muni d'appareils «respiratoires» qui lui permettent de passer les fleuves, s'avance sur une plage, épaulé par les troupes terrestres.

Un Marine jette des flammes dans une tranchée au cours d'un exercice. Le lance-flamme peut être chargé de napalm ou de fuel-oil.



jusqu'à ce que toute une compagnie de 250 hommes eût été déposée sur l'inaccessible sommet.

D'autres hélicoptères arrivèrent encore, certains ayant de gros canons de campagne accrochés sous leur coque; d'autres bourrés de munitions et de ravitaillement. Entre temps, de plus petits et monoplaces, à la coupole en plastique et à la queue squelettique, parcouraient le secteur, tendant des fils pour établir les communications téléphoniques entre cette nouvelle position avancée et le quartier général des « Marines », à plusieurs kilomètres à l'arrière.

En quatre heures, un important détachement de 1.000 hommes faisait face à l'ennemi, en un endroit qu'on n'aurait pu atteindre par la route qu'en deux jours et en utilisant 175 camions.... « L'ascension de cette seule montagne nous aurait pris sept heures », observait un officier, « et, avec leur chargement

complet, les hommes n'auraient plus été en état de combattre une fois arrivés. Dans les combats de jungle et de montagne, les hélicoptères sont une véritable bénédiction. »

Ces appareils ne sont qu'une des innovations d'un programme d'entraînement et de combat qui doit mettre au point le corps de combattants le plus rude d'Amérique. Ils envahissent les plages sur des véhicules nouveaux et toujours plus rapides, autos-amphibies, monstres tirés par tracteurs, aux parois blindées. Ils combattent sur des tanks qui traversent l'eau ou escaladent un terrain rocaillieux avec la même aisance. Les bizarres DUKW arrivent de la mer et, lorsqu'ils doivent franchir une plage vaseuse, déposent des claies de débarquement devant les véhicules. Les pilotes sillonnent le ciel sur leurs avions à réaction. Dans les terriers, les émetteurs de radio crépitent, tandis que les observateurs ne quittent pas des yeux les avions de combat, dans un système de coordination impeccable.

Mais tout cela est un supplément à la tâche fondamentale des « Marines ». Lorsque le « Marine » descend d'un train de recrues, avec 74 autres victimes, pour passer entre les mains d'un sergent instructeur impitoyable et de ses deux adjoints, pendant huit semaines, par une discipline rigide, l'instructeur s'acharnera à en faire un vrai « Marine ». Le crâne rasé, il se voit épouillé et poussé sous la douche. Quand il en sort, nu et ruisselant, des infirmiers lui enfoncent des aiguilles dans les bras. Des fourriers dédaigneux, sans même un regard sur son misérable visage, lui remettent un sac, des couvertures, un poncho, une carabine, un

ceinturon, des bottes, une baïonnette et le reste de l'équipement, jusqu'à ce qu'il ait pris l'aspect d'un dépôt d'intendance à deux pattes. Finalement, sa tête rasée est empoignée comme un ballon de basket par des doigts rudes, retournée dans tous les sens et on lui met sur les oreilles un calot de dimension approximative. Au dehors, le sergent instructeur l'attend pour lui boxer le creux de l'estomac, le mettre en rang, lui rabattre le caquet et lui apprendre l'humilité. Les plus petites erreurs sont saluées par de véhémentes tirades.

« Nous essayons de faire sortir de toutes ces têtes de dix-huit ans l'idée que l'on peut obtenir quelque chose sans effort », explique un instructeur. « Ce n'est pas ainsi que l'Amérique a été construite, et les « Marines » non plus. En outre, nous ne pouvons nous payer le luxe d'engager des mauviettes. »

Douze à 18 heures par jour et six jours par semaine, la recrue est sur le terrain d'exercice, exécutant des courses d'obstacles et des manœuvres d'infanterie avec chargement complet jusqu'à ne plus pouvoir supporter son sac. Jour après jour, son épaule droite endolorie s'endurcit tandis qu'il apprend à se servir d'un M-1 ou d'un BAR. Chaque Marine est un tireur d'élite. Celui qui ne peut apprendre à fermer l'œil gauche, on lui rabat son calot sur l'œil en guise d'aide-mémoire. Celui qui laisse tomber son fusil dans la boue par inadvertance dormira cette nuit là sur une douzaine de fusils. Entre mille algarades, la recrue s'exerce sans arrêt, avec des mitrailleuses, des grenades à main, des fusils automatiques, des bazookas et des armes sans recul. Il devient expert dans

**Le véhicule amphibie amène les Marines au rivage, puis leur fait traverser la plage. Un signe indique la longueur d'onde et la position de l'engin.**





Deux Marines font une rude course, en portant une mitrailleuse légère.



Dans un exercice de sauvetage, les recrues apprennent à faire flotter les victimes sur des flotteurs faits de pantalons noués.

le corps-à-corps; pratique le judo, le combat au couteau et à la baïonnette. Il descend sur des filets accrochés à une tour de 12 mètres, ou charge en partant d'un chaland de débarquement. Sur le terrain d'exercice, le rythme ne ralentit pas et les brimades sont planifiées. Si une recrue ne pivote pas sur le pied convenable, on lui marche sur le pied : « Maintenant, tournez sur celui qui fait mal », grommelle l'instructeur.

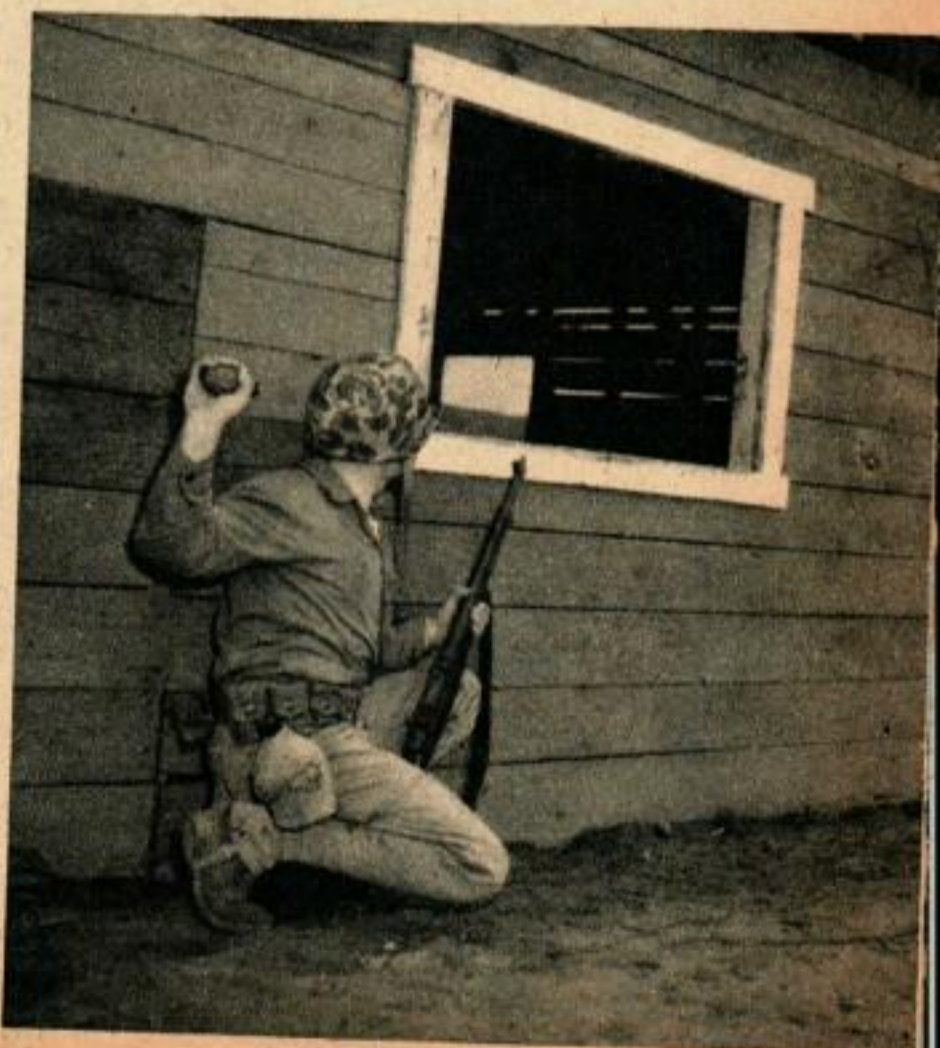
La discipline ne se relâche jamais. Un homme surpris à manger une tablette de chocolat dut la tenir dans son poing fermé toute la journée, et même pendant les courses d'obstacles jusqu'à ce qu'elle coulât dans sa manche. Les chaussures, ceinturons et autres pièces d'équipement trouvés sous les lits, sont tenus dans la bouche pendant toute une journée d'entraînement, pour rappeler à l'intéressé qu'il y a une armoire pour les mettre.

Finalement vient le « jour de la plage » où le jeune soldat s'équipe de pied en cap dès l'aube, parcourt plusieurs kilomètres jusqu'à un champ de bataille et passe la journée à parcourir des jungles, ramper dans des broussailles et passer des fils de fer barbelés. A la nuit, endolori et couvert de boue, il a pris un aspect beaucoup plus « Marine » qu'à son arrivée et il refait en sens inverse les kilomètres qui le séparent des baraques. Que l'instructeur en surprenne un seul à boire un coup et toutes les cantines sont vidées sur le champ. Certains hommes échouent, mais la plupart surmontent l'épreuve. Sur un groupe de 75 hommes, environ 60 réussiront. Le reste est

Chargeant à travers un village, le « Marine » s'arrête pour lancer une grenade fumigène par la fenêtre d'une « maison ».

conservé pour un nouvel essai; mais, cette fois, ce sont des anciens, endurcis par les épreuves précédentes et bien plus à même de réussir.

Malgré une discipline sans relâche, un « rabâchage » constant et des épreuves physiques épuisantes, le bleu devient finalement un membre du corps d'élite des « Marines ». On a gravé dans son âme rude, un esprit de corps incroyable et il a appris à se servir de sa tête pour sauver sa peau. Ces huit semaines d'exercices impitoyables s'avèrent utiles sur le champ





La rampe d'un bateau de débarquement se rabat à grand fracas et les hommes se précipitent sur la plage, au cours d'un exercice de débarquement.

de bataille, servant à gagner des guerres et, parfois, à sauver la vie de la recrue qui se plaignait le plus. Ces huit semaines peuvent être les plus rudes de la vie d'un « Marine ».

Mais le camp d'entraînement n'est qu'un début. Beaucoup de Marines poursuivront jusqu'à l'entraînement avancé des camps pour apprendre l'usage d'un arsenal d'armes formidables.

Sur les plages ils s'exercent quotidiennement avec deux escadrilles de nouveaux hélicoptères Sikorsky HRS-1 à dix places.

Bien qu'ils ne soient pas si gros ni si encombrants que les vieilles « bananes volantes », les nouveaux hélicoptères transportent un chargement plus important et ne sont pas handicapés par un centre de gravité scabreux. Les hommes peuvent se déplacer à l'intérieur. Ils sont soulevés par un rotor au lieu de deux et font 180 km à l'heure en vitesse horizontale. Ils sont constamment en service, déposant des renforts sur les lieux élevés, enlevant les patrouilles et les blessés des champs de bataille

La « banane volante », autre type d'hélicoptère, décharge sa cargaison en quelques secondes, tandis qu'un autre plane, attendant son tour.





Un essaim d'hélicoptères planants, prêts à descendre avec des approvisionnements pour les Marines qui chargent sur une plage.

fictifs, ou transportant une cargaison de 900 kg aux unités isolées. « Nous pouvons les faire descendre presque n'importe où », dit le major. « J'en ai même fait descendre un sur le versant d'une colline, les roues d'un côté touchant seules le sol, l'appareil soutenu par son rotor pour le reste. Les soldats sautaient du côté inférieur et nous décollions. »

La vitesse est essentielle pour déposer et enlever des troupes, car tout hélicoptère est vulnérable aux armes de petit calibre. Pour faire sortir les hommes, le pilote sonne de sa trompe quand il est prêt et les hommes se précipitent au dehors.

Sous le ventre du gros hélicoptère de transport se trouvent quatre petits sabords, par où des câbles peuvent être amarrés pour accrocher une civière. On peut voir les appareils chargés de cet équipement, survolant un terrain avec une jeep ou une grosse pièce de campagne se balançant dans la brise, prête à être descendue là où l'on en a besoin. Dans des vols d'essais, les hélicoptères sont descendus à basse altitude par dessus une pièce de campagne, tandis que les hommes se précipitaient en bas pour accrocher le canon, puis le tout était soulevé dans les airs, parcourait un kilomètre ou deux et l'on descendait le canon prêt à tirer, le tout en deux minutes.

« Et nous pouvons faire cela de jour comme de nuit », dit le major, « par les pires conditions atmosphériques. Nous pouvons, si c'est nécessaire, atterrir sur les tourelles d'un LST pour avoir du ravitaillement, et retourner derrière les lignes ennemies en un rien de temps, de sorte que l'infanterie peut immédiatement commencer à tirer sur un ennemi qui ne s'y attend pas. » Même un petit porte-avion a de

la place pour arrimer un HRS, une fois les pales repliées en avant et en arrière. Les pilotes s'exercent continuellement à faire descendre les gros hélicoptères sur une peinture représentant le pont d'envol d'un CVE.

Sur les 500 kilomètres carrés de dunes et de marécages du Camp-Le-Jeune, des « Marines » de la 2<sup>e</sup> division avancent lourdement dans une variété de mastodontes pilotés par le deuxième bataillon de tracteurs amphibies, remis récemment en activité. A Courthouse Bay, des hommes en vert sortent de la jungle, gravissent les collines rocheuses et se précipitent à l'eau, sur une phalange de monstres d'acier qui, penserait-on, ne pourront jamais flotter. Et pourtant, ils flottent !

Dans la première vague se trouvent de lourds amphibies blindés, des tanks qui nagent. Ils pèsent 16 tonnes, montent un gros obusier sur leur tourelle avant et sont hérissés de trois mitrailleuses. Ces monstres précèdent les transporteurs d'hommes et forment la vague d'assaut. Leurs chenilles les transportent à travers les terres à 55 à l'heure et, telles de grandes roues à aube, les propulsent aussi sur l'eau, à 8 km à l'heure. Une fois passée la baie, ils se soulèvent sur la plage et se fraient un chemin à travers les forces de l'agresseur, faisant de la place pour l'infanterie des « Marines », qui sera là une minute plus tard.

Derrière ces monstres viennent les nouveaux LVT (véhicules de débarquement à chenilles) armés sur leur tourelle avant d'une grosse mitrailleuse et de deux plus petites de chaque côté. A l'intérieur de ces nids de mitrailleuses roulants, se trouvent une vingtaine d'hommes, protégés des balles de mitrailleuses et des shrapnels. Un moteur Continental radial de

sept cylindres, développant 250 CV, propulse ces engins de la même manière que les Amtraks. Une fois sur le rivage, ils peuvent emmener leurs combattants jusqu'à des zones protégées, derrière la tête de pont vulnérable. Leur arrière s'ouvre et les hommes en sortent au galop, se baissant jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'abri.

Ces monstres amphibies peuvent débarquer des divisions entières. Ils transportent aussi du fret, remorquent des camions en panne, scient des arbres ou s'alignent pour faire un pont sur une rivière. Les hommes du 2<sup>e</sup> Amtrak qui les pilotent sont fiers de leur cheval d'acier. Aux manœuvres comme au combat, ils mangent, dorment et vivent dans leur véhicule.

Si, au cours d'une manœuvre, de grandes forces et du matériel lourd sont débarqués sur une plage marécageuse, on peut voir un petit DUKW amphibie, dont l'avant est garni de plusieurs mètres de treillis métallique en accordéon, patauger sur le rivage et déposer sur son passage des mètres de treillis pour le débarquement : il prépare ainsi la voie à d'autres véhicules qui sortent des entrailles des navires.

Avec de tels engins, les « Marines » n'ont pas besoin de débarquer dans des ports navigables dont les rivages sont défendus solidement par les forces ennemies. L'amphibie sur chenilles peut les débarquer, frais et secs et les transporter dans l'intérieur des terres où il est plus difficile à l'ennemi de les atteindre.

Dans tout le Camp-Le-Jeune, on fait continuellement des manœuvres. Sur la côte, des avions répandant des écrans de fumée sillonnent le ciel, tandis que, du sol, les observateurs donnent aux pilotes les coordonnées nécessaires à leur tir de soutien. De temps en temps, la

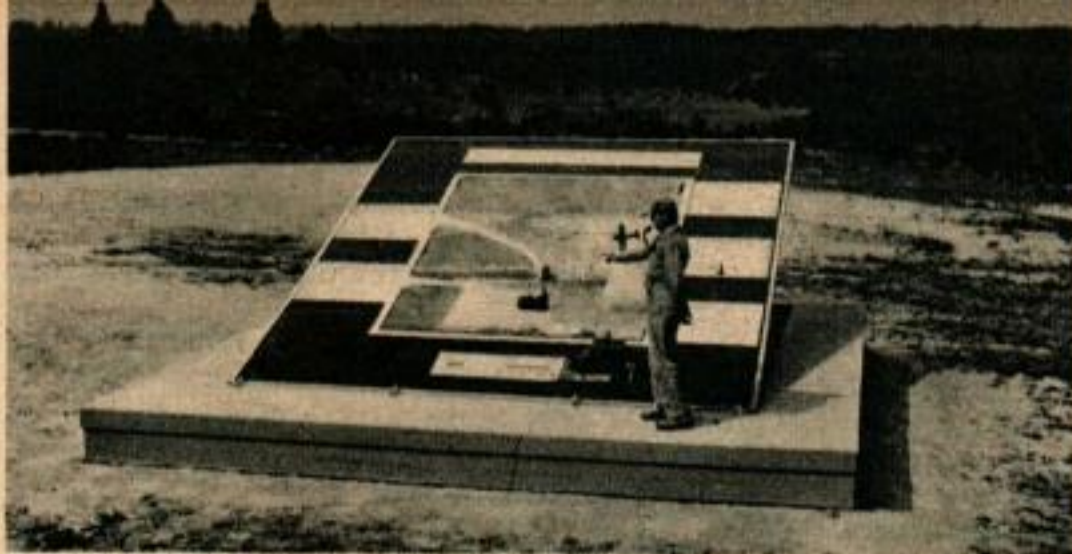
leur rouge d'une bombe au napalm bien placée illumine le terrain en avant des troupes. « Les stratèges en chambre présentent des tas d'arguments pour et contre le soutien aérien », dit l'un des aviateurs, « mais, d'une manière ou d'une autre, le nôtre fonctionne toujours comme un charme. »

Dans les « boondocks » et les marécages où des problèmes stratégiques bien imités sont à l'étude, de gros tanks Sherman, semblables à des vampires, avec les énormes cheminées respiratoires qui leur permettent de passer les cours d'eau et les lacs, roulent au-dessus des hommes tapis dans leurs terriers. Des bombes au TNT et au phosphore envoient de la poussière et de la fumée tout autour des hommes qui rampent en se frayant un chemin à travers des obstacles en fil de fer barbelé. Dans l'assaut de la « position fortifiée », l'on peut voir des hordes d'assaillants ramper, s'acharnant sur des nids de mitrailleuses. La première en position est la compagnie des armes, avec ses lance-flammes, ses lance-fusées et ses démolisseurs. Le feu dévaste le paysage. Des charges explosent dans les fentes des nids de mitrailleuses, tandis que les hommes avancent toujours. Derrière eux, rampant comme des crabes d'un buisson à l'autre, vient une compagnie de tireurs avec ses escadrons d'hommes armés de M-1, de BARS, de mitrailleuses, de mortiers de 60 mm et de gros bazookas. Le feu d'artifice continue jusqu'à ce que tous les nids soient pris.

La nuit offre peu de répit au Camp-Le-Jeune. Tout en étant des combattants de premier ordre, les « Marines » sont souvent choisis pour les rudes missions de reconnaissance qui réussissent le mieux sous la protection de l'obscurité. Par les nuits noires et sans lune, 121 hommes de la compagnie de reconnaissance de la 2<sup>e</sup> division peuvent résoudre d'ardus problèmes nocturnes. Dans un combat réel, ces hommes pourraient être envoyés pour 30 à 60 jours en avant d'un grand débarquement pour s'infiltrer dans les positions ennemies. D'excellents nageurs, portant des « pattes de grenouille » en caoutchouc, passent

Le gros tank Sherman franchit une crête. Les « Marines » apprennent à protéger les tanks contre les troupes ennemies.





Le tableau de commande aérienne, avec modèles de jeep et d'avion, apprend aux Marines comment transmettre aux avions des coordonnées d'objectifs, pour l'aide aux troupes terrestres.



Les hommes attendent l'explosion de la bombe au phosphore près du nid de mitrailleuses. Une fraction de seconde plus tard, ils se précipiteront en avant, dans cet exercice d'attaque d'une position fortifiée.

des heures à plonger pour étudier les courants et le terrain sous-marin, au large de la plage de débarquement. D'autres, rampant dans des uniformes de camouflage, étudient l'état de la plage, les pentes, le sable, les rochers, les galets, et en notent les dangers. Travaillant furtivement, ils s'avancent à l'intérieur pour sonder les forces de l'ennemi, sa puissance de feu, ses positions d'artillerie, les routes et les ouvrages de défense.

Les hommes de reconnaissance travaillent incessamment. Ils se badigeonnent le visage de peinture de camouflage et revêtent des costumes verts tachetés de brun. Les casques sont laissés en arrière, mais sur leurs têtes, comme jadis les pirates, ils lient des turbans de toile de camouflage. Les fusils eux-mêmes sont enveloppés de cette matière. Souvent, un projecteur dirigé droit sur un homme ainsi vêtu ne révèle pas sa présence. Un couteau est attaché à chaque jambe et les fusils sont suspendus aux épaules.

Généralement, le problème consiste à recon-

naître la force de l'agresseur au delà d'une étendue d'eau. Pour y parvenir, l'on déplie un radeau pneumatique en caoutchouc noir, mesurant 2,50 m sur 4 m, et pesant 150 kg. Les hommes, peints comme des démons et habillés comme des farfadets, grimpent à bord et pagayent doucement vers l'objectif, se dirigeant tranquillement vers la plage. A quelque 3.000 mètres du rivage, le bateau s'arrête et deux éclaireurs descendent dans l'eau, chacun tenant son couteau entre les dents afin d'être paré s'il y a des requins. Ils nagent jusqu'au rivage, laissant les vaguelettes les submerger et les cacher, et, si la côte est libre, ils signalent aux autres de venir les rejoindre.

Le bateau noir, presque invisible, arrive, chaque homme se tapissant dans le fond pour dissimuler sa silhouette. Si la houle est forte, le patron de l'embarcation veille à l'empêcher de venir en travers. L'on dégonfle le radeau et on le cache : une bouteille de gaz carbonique le remettra en état de prendre la mer en quelques secondes ; sinon, il peut être gonflé à la pompe et lancé par son équipage en quelques minutes. Soigneusement, les hommes avancent. Les sentinelles ennemies, distinguées des forces amies par les casques à pointe qu'elles portent dans ces exercices, sont traquées et maîtrisées. Dans un com-

bat réel, un couteau leur serait passé sur la gorge avant qu'elles aient pu jeter un cri.

« Ces unités de 10 hommes », dit le major, « peuvent aussi être expédiées de sous-marins, de destroyers transporteurs (APD) ou d'avions PBM; les sous-marins étant les plus aptes à approcher silencieusement.

Bien que cela puisse sembler du mélodrame, le succès ou l'échec d'une attaque amphibie ne dépend souvent que d'une de ces missions : même dans les grandes manœuvres, l'on peut apprécier l'efficacité de ces pirates rampants qui s'exercent dans toutes les conditions qu'ils peuvent rencontrer.

Qu'il s'agisse de patrouiller, de faire la police, de combattre, de voler en hélicoptère ou de piloter des goliaths amphibies, les « Marines » sont fiers d'être des « Marines ». Et il est probable que la petite bande d'hommes armés de fusils à pierre et coiffés de tricornes qui, à Tun's Tavern, à Philadelphie, il y a 175 ans, formèrent ce corps, seraient fiers s'ils pouvaient voir les résultats de l'œuvre commencée par eux.